

Chère, très chère Marie France,

Nos pas se sont croisés pour la première fois en cette année 1968 sur laquelle nous aurions beaucoup à dire, tous les deux – mais tout sauf ce que Nicolas Sarkozy crut un jour utile d'énoncer afin de tenter de prendre posture. Ce 1968 quasiment planétaire, dont les déclinaisons belges sont rarement commentées et analysées, nous allons y inscrire une part importante du sens secret de nos vies et de notre espérance – mais de manière singulière, bien éloignée des clichés de la révolte des rues.

Peut-être y sommes-nous demeurés d'autant plus fidèles que nous n'y avons précisément pas mis ces utopies absolues, pour ne pas dire absolutistes, que d'autres crurent pouvoir y inscrire. Elles ne font décidément pas partie de la figure que tu ne vas cesser d'incarner. Cette singularité, le relatif atypisme de ton parcours comme la permanence de tes choix, le révèlent pour une belle part.

Après une petite enfance passée à l'ombre d'une grand-mère aimée au pays où Marthe et Emile Verhaeren aimaient se retirer en été, et de solides études carolorégiennes chez les sœurs de Notre Dame, tu passes tout d'abord deux années à Namur sous l'austère férule des fils de Saint Ignace mais aussi de Georges Legros. Ils te conduisent sur les chemins de l'exigence philologique alliée aux subtilités de l'analyse de texte. A ce jour, tu demeures, en Belgique, une des meilleures praticiennes de cette approche qui postule l'immersion dans le texte – c'est-à-dire dans la Littérature. Mais, là comme ailleurs, en y ayant mis une marque discrète, très personnelle, qui en dissimule l'évidence et ressemble à tout sauf à un enrôlement groupusculaire.

Et te voilà débarquant ensuite dans la vieille ville universitaire des bords de la Dyle, qui n'est point encore devenue Louvain-la-Veuve. Ses rues ont certes déjà vu défiler des manifestants, bien étrangers parfois aux idéaux qui portent notre génération. Etrangers donc au creuset internationaliste et humaniste qui caractérisa foncièrement le Louvain des années soixante. Il nous paraissait impensable de ne pas le voir triompher. Loin s'en fallut. Ce terreau-là, tu en conserveras jusqu'à aujourd'hui l'esprit profond. Les adeptes du flamingantisme, eux, n'en avaient cure. Ils vont lui donner un coup de pioche fatal que ceux que l'on appelait encore « nos Seigneurs les évêques de Belgique » n'eurent pas le courage de contrer.

Très tôt, ces militants du *Walen buiten*, souvent venus de tout autres bancs que ceux des auditoires où nous avons encore le privilège de côtoyer nos collègues flamands, donnaient en fait à voir et à entendre ce dont l'Europe découvrira progressivement les sinistres délices, cet habitus dominant d'un continent à la dérive. Tout au contraire, tu vas développer une manière de vivre au sein de laquelle la Culture à laquelle tu vas vouer ta vie comme tes divers enseignements sont à l'opposé des replis sur soi. Tu persistes et signes encore à l'heure du déclin des sciences humaines au profit de savoirs techniques et fonctionnalistes. Ne sont-ils pas le contraire du reliant et de l'ouverture au monde, ainsi que le véhicule de moins en moins surnois de l'assujettissement des hommes et des femmes de ce temps.

Toi, tu as plongé dans l'autre face de l'Alma Mater de cette époque. Herbert Marcuse y était, il est vrai, enseigné en seconde candidature comme cours obligatoire de morale. Ce Louvain d'alors nous fait partager les principes d'une forme de vie communautaire, dans laquelle nous nous inscrivons. Tu résides hors les murs, moi en pleine ville. Cela se retrouvera dans le Bruxelles d'aujourd'hui. Déjà, tu

rêves de ces formes communautaires non agglutinantes comme d'un mode de vie pour l'heure de nos grands âges.

Dans cette ville bigarrée où la Bibliothèque de la Place Ladeuze, le CRU et l'Institut de philosophie sont à deux pas, tu peux suivre hors philologie romane, les enseignements d'un Jacques Schotte, que nous retrouverons ensuite dans son hôtel particulier à Gand, ou d'un Alphonse De Waelhens qui va bientôt donner ses livres magistraux sur la psychose ou sur Monsieur de Saint Simon. Ce faisant, tu entres décidément dans un univers où les avancées freudiennes (et lacaniennes) ne permettront jamais plus de laisser place aux illusions qui font retour aujourd'hui sur le Sujet, comme sur la parole. Tu entres en outre, et de plain-pied, dans la mouvance internationaliste que l'on pourrait qualifier de spiritualiste. Tu deviens proche par exemple du leader palestinien Naïm Khadder dont l'assassinat te laissera sans voix. Ainsi participes-tu à des tentatives de récréation du monde, sur des principes à la fois modernes et marqués par une forme d'héritage spiritualiste; par un christianisme profondément revisité. Pierre Mertens ne s'y trompera pas.

Tout cela, tu le vis déjà avec cette souple élégance que tous te connaissent aujourd'hui. Elle est un des éléments-clé de ton être-au-monde comme de ton savoir-vivre. Tu n'as cessé de la faire évoluer pour en gommer ce qui eût pu passer pour mondain ; pour en faire mieux ressentir – et partager –, la délicatesse. Fors celle-ci, quelque chose de l'existence ne demeurerait-il pas vain, et comme mutilé ?

Ta féminité s'y inscrit tout entière, comme ce sourire que révèle si bien la photo choisie par l'université Saint Louis pour cette journée d'hommage. Ne laisse-t-il pas entrevoir la nécessaire ouverture au monde et aux autres qui te caractérise ? Mais tout autant la nécessaire intériorisation sans laquelle il n'est ni complicité ni pensée propre. Cette alchimie, tu la pratiques du plus simple au plus public de tes gestes. Elle ne manque pas de retenir l'attention de deux figures de nos années de formation, André Sempoux et Louis Bolle, qui ont toutes deux pour caractère des formes de liberté et de marginalité par rapport à l'institution.

Dans ce Louvain de l'époque, un homme venu de Liège, qui est par ailleurs un vrai poète, fait de l'italianistique une vraie discipline. Non une doxa, ou un apprentissage purement linguistique, mais la transmission de l'amour d'une langue, d'une musique ; et la passion d'un univers littéraire qui recoupe celui d'un pays sans lequel aucun Européen ne serait tout à fait ce qu'il est. Avec le temps nous nous retrouverons à maintes reprises dans cette Italie qui constitue une part essentielle de ton moi et de ton rayonnement.

Entretemps, tu es devenue une des plus brillantes et fidèles propagatrices de ce savoir et de cette culture qu'André Sempoux a su nous faire découvrir. André, le juste et le courageux dans ce monde universitaire où ces qualités sont rarement le sésame de la carrière. La thèse que tu soutiens sous sa direction concerne – est-ce un hasard ? – un écrivain engagé mais aux tonalités subtiles, Elio Vittorini. Il vient de la grande île pour laquelle tu vas te passionner de plus en plus, et dont la complexité vaut bien celle de notre pays mais la dépasse sans doute. L'écho de nos pas dans Palerme en porte peut-être encore la mémoire

Autre figure atypique de ces années de formation, le singulier titulaire de la chaire de littérature comparée, discipline réhabilitée dont tu feras rayonner ensuite, dans cette enceinte, les harmoniques. Comme lui, tu le feras à travers le souci de faire percevoir concrètement une culture européenne, plus que de transmettre un savoir encyclopédique que tu maîtrises par ailleurs.

Louis Bolle, l'homme qui a retrouvé les lettres de Lou à Apollinaire, connu Pierre-Jean Jouve, et écrit dans la NRF ou dans Minuit débarque dans notre Faculté avec une vision de la littérature qui provient de l'intérieur de celle-ci. Par son histoire comme par ses origines, Louis nous fait brasser une culture cosmopolite. La rigueur et la tendresse de la recherche passent pour lui par le respect de la différence constitutive de soi, de l'autre et du savoir, c'est à dire de la culture. La marge est donc son lot. Bernadette Desorbay, sa dernière assistante, en saura quelque chose, elle dont nous reprendrons, toi et moi, au début de ce siècle, la tutelle d'une thèse, faite pour l'essentiel mais en dehors des chemins balisés des savoirs qui se répètent. Elle constitue une des approches les plus aiguës de l'œuvre de Pierre Mertens.

Louis Bolle est un de ces maîtres dont nous avons eu le privilège de bénéficier de la sagesse et de la passion. Ce passeur ne se prend pas pour le sujet supposé savoir. Il a pour dessein d'aider l'autre à accéder à soi et aux mondes – ce qu'est en fait, une fois encore, la Littérature. Sans eux, il n'est pas d'accession à la liberté. En 1989, au cimetière de Montparnasse, tu es bien évidemment là, bouleversée et bouleversante. Nous ne sommes pas nombreux pour dire adieu à cet homme libre, qu'aucun hommage n'accompagna à l'heure de son départ de l'Alma Mater. L'année précédente, certains de ses proches lui avaient offert un livre au titre emblématique : *Marges et Exils. L'Europe des littératures déplacées*. L'on y révélait, pour la première fois en français, l'œuvre très européenne de Claudio Magris.

Sur la dernière table de chevet de sa vie de voyageur perpétuel : Yeats et Proust.

Les années septante, celles de nos thèses et de nos approfondissements intellectuels, te voient gagner l'Italie et Urbino. Tu y participes, un an durant, aux avancées du travail sémiotique mené par l'école de Greimas avec Paolo Fabbri et Umberto Eco. Tu suis de même en 1974, à Cerisy-la-Salle, le grand colloque psychanalytique organisé par Serge Leclaire. Qui te lit attentivement ne pourra pas ne pas reconnaître les traces de ces passages, comme de ceux qui se sont joués auprès de tes maîtres de la fin des années soixante. L'acuité critique, elle frappe qui te lit, en procède.

Sans doute es-tu en revanche la première parmi nous, à être à la fois une adepte des sciences humaines à avoir aussi rapidement abandonné les jargons liés à ces diverses disciplines. Tu renonces ainsi à la posture d'une pseudo-scientificité, souvent jugée indispensable pour faire progresser une carrière, et préfères faire rayonner subtilement les avancées de tes recherches et de tes lectures dans une langue fluide. Une langue qui explique vraisemblablement le temps qu'il te faut pour achever tes textes critiques, la décantation du langage spécialisé n'étant pas affaire commode. Tu y réussis mieux que quiconque. Qui te lit en se contentant pas de parcourir tes lignes, reçoit une belle leçon d'humilité et comprend qu'un paragraphe, chez toi, vaut cinq à dix pages chez tel ou telle. Tu les as comme quintessenciés en limpidité méditative.

Ta pratique courante de plusieurs langues, comme tes enseignements longtemps conjugués de l'italien et de l'espagnol – sous leurs aspects linguistiques et littéraires – ont dû y contribuer. Mais tout autant, ton caractère, tes convictions, ou ton refus de ce qu'imposent les cirques du pouvoir. Tu y demeureras toujours foncièrement et volontairement étrangère. D'aucuns ne manquèrent bien sûr pas d'exploiter ce qui leur semble une faille mais te qualifie *sub specie aeternitatis*. Sous cette Transcendance intériorisée qui nous a faits. Tu deviendras même, vingt ans durant, la remarquable chroniqueuse des littératures italienne et espagnole, voire portugaise dans *La Libre Belgique*.

Beaucoup de lecteurs te doivent ces découvertes. Elles ne te rapportaient rien en termes de curriculum et de promotion. Elles prodiguaient du bonheur.

Prête à la vie et aux combats de l'âge adulte, te voici contemporaine du renouveau littéraire et théâtral de la fin des années septante dans notre pays. C'est le moment où ta vie personnelle se précise ; il en adviendra cette autre merveille de ta vie, Maïté. Cette métamorphose francophone qui nous sortait des dénis et des conventions de nos jeunes années d'éducation, tu vas t'y retrouver tout naturellement. Elle va donner quelques chefs d'œuvre dont tu ne manqueras pas de te faire l'écho, voire de contribuer à leur rayonnement imprévu. Ainsi cette thèse congolaise d'Emilienne Akonga consacrée aux motifs de la déchirure et de la réhabilitation chez Bauchau, que nous avons eu le plaisir de codiriger. Dommage qu'en ce qui concerne Paul Willems, les deux projets n'aient pas abouti !

Dans ce contexte de la belgitude, tu noues des amitiés féminines profondes. Ainsi Nicole Malinconi, Françoise Lalande ou Michèle Fabien auxquelles tu consacres certaines de tes fines études du monde littéraire belge. Celui-ci devient comme l'autre versant de ta vie de chercheuse et d'enseignante, la légitimation de notre littérature ayant constitué un des combats majeurs de notre génération. La mort de Michèle Fabien te morfond au point de rendre difficile le fait d'en écrire, non d'en parler. Ainsi dans ce colloque de 2004, au fin fond de la Campanie, qui nous vit le soir, en compagnie de Ginette Michaux, affronter, pour regagner l'hôtel, le périlleux cortège de voitures aveuglantes lancées sur des routes étroites particulièrement sinueuses.

Mais c'est bien évidemment la rencontre de Pierre Mertens qui va constituer l'événement capital de cet aspect de ta vie. Avec un pendant italien tout aussi évident, ton amitié avec Vincenzo Consolo, et le travail critique à lui consacré. L'un et l'autre sont non seulement des écrivains européens au sens fort, qui maîtrisent admirablement leur langue comme la forme romanesque. Ils se sont en effet clairement engagés contre les retours du pire sous les allures soi-disant présentables de la déferlante populiste. Ces mouvements que l'on retrouve partout aujourd'hui – ou presque – en Europe masquent mal leur profonde filiation avec *l'im-monde* dont le XX^e siècle européen déploya toutes les nuisances.

La colère de Vincenzo à Palerme, traitant clairement de fasciste un intervenant du colloque auquel nous participions, vaut l'exemplaire dénonciation que fit Pierre de certains propos de Bart de Wever, qui ne s'y trompa pas. Ne lui intenta-t-il pas procès, un procès qui n'eut pas lieu – ce que le Royaume tout entier ne peut que regretter amèrement.

Parler de toi, chère Marie-France, c'est aussi prendre en considération ces affinités. Elles montrent que les choix de tes années louvanistes sont toujours actifs, mais que tu ne crois pas nécessaire, pour les vivre, de recourir à l'ostentation des bien-pensants. N'est-ce pas une des clefs de ton personnage qui se révèle de la sorte ? On dirait que tu fais tout pour dissimuler à l'évidence d'autrui ce que tu fais de mieux ou de plus important. Élégance de la personne et révérence à la pensée de nos bons maîtres qui nous poussaient à inscrire en mineure ce que nous faisons de plus recommandable.

Tel n'est évidemment pas l'air du temps. Telle es-tu décidément, dussent les décodeurs non critiques de l'apparaître n'y voir goutte. Ta mise toujours soignée ou le caractère oblique de tes interventions disent pourtant clairement cette personnalité que forgea aussi ce père que tu respectais passionnément. L'histoire de la morale qu'incarnent tes attitudes n'a point encore trouvé son analyste. Elle explique cependant presque tout.

Nul, ou presque, ne connaît par exemple mieux que toi l'œuvre de Pierre Mertens. Cette œuvre qui te marque, il s'agit de la servir. Non d'en faire le tremplin d'une valorisation personnelle ou de te l'approprier pour en faire le lieu d'un quelconque pouvoir. C'est que s'y joue un humanisme noué à l'aune de la mesure critique des choses et des mots.

Lorsque tu amènes Pierre à tenir, dans cette université, un cycle d'inoubliables conférences, s'accomplit pour toi quelque chose d'essentiel, qui procède de ta façon d'être et de faire, et dont fis d'ailleurs bénéficier, dans une moindre mais constante mesure, nombre d'écrivains belges. Tu les invites, présentes et fais dialoguer devant tes étudiants à l'heure où les lettres belges ne figurent pas encore dans le cursus de Saint-Louis.

Dans tes divers écrits, et dans ce livre publié à l'occasion de l'exposition qu'avec la complicité de Bernard Maingain nous inaugurons en 2010 à la Biblioteca Wittcockiana, *Pierre Mertens ou la comparution de l'enfance*, tu montres bien quelle est ta connaissance, et de cette œuvre, et du pays dont elle émane. La même acuité et la même discrétion se lisent dans tes contributions à la connaissance des récits de Vincenzo Consolo.

C'est qu'avec le temps tu as rencontré dans l'association *Italiques* créée par Paolo Carile et parrainée en somme par Vincenzo, un de ces lieux où vivre et inscrire ta passion de la culture et de l'exigence critique articulées au dialogue des cultures et des Histoires. Celles des pays qui te sont chers : Belgique, Espagne, France et Italie. Le 8 décembre prochain, c'est toi qui évoqueras à Paris la mémoire de Jacqueline Risset, autre passeuse atypique. Autre élégance, autre grande dame.

Entre temps, ton chemin a croisé, à plusieurs reprises, celui des Archives & Musée de la Littérature voulus par un autre de nos maîtres, Joseph Hanse. Cet héritage belge, francophone et européen, dit aussi bien le souci patrimonial que la volonté scientifique – et nombreux sont les chantiers dans lesquels les AML ont innové. Tu décides de t'y investir de plus en plus. Tu en deviens donc, presque naturellement, comme à *Italiques* d'ailleurs, une de ses vice-présidentes. Patiemment et élégamment, tu t'attaches à tout ce qui touche au scientifique, y compris au plus concret comme les organisations de colloques ou les publications. Ton art de la reliance n'est bien évidemment pas étranger à l'harmonie qui règne au sein des instances dirigeantes de l'institution.

Qui te connaît t'en sait gré. Dès lors qu'elle est personnalisée sans afféterie, la grâce alliée à l'intelligence et à la sensibilité est plus que jamais aujourd'hui une forme de réponse au monde unidimensionnel décrit par Herbert Marcuse, et devenu de plus en plus arrogant.

Marc Quaghebeur